



Dans ce tableau de Jérôme Bosch, l'homme Jésus est prisonnier d'un carcan délimité par un bâton, par le roseau de dérision, par un gantelet et par une jambe dont la pose est invraisemblable.

La présence de cette jambe n'est là que pour faire barrage. Ce tableau semble révéler la volonté illusoire de l'homme de s'accaparer Jésus le Christ et qui plus est de l'enfermer. Nous le voyons aussi surtout autour de nous. L'Église catholique enferme Jésus le Christ dans un morceau de pain. Nous les protestants avons tendance à enfermer Jésus dans des liturgies toutes faites, et dans des paroles qui ne nous appartiennent pas.

Ces enfermements ont donné lieu à d'autres encore au sein du Christianisme. Il suffit de regarder les différentes tendances. Et chacun de ces courants croit détenir la vérité.

On s'enferme dans sa propre vérité en ne faisant pas de place à celle des autres. L'autre qui ne croit pas ce que je crois a tort, je sais que j'ai raison.

Le poète Fernando Pessoa n'était pas du tout dans cette logique. Il était inconcevable pour lui de rester toujours sur notre propre opinion et dirai même conviction. Tout se transforme continuellement dans notre corps et aussi dans notre cerveau.

Il pensait qu'il est anormal de penser la même chose aujourd'hui qu'hier et appelait à changer d'opinion et de certitudes plusieurs fois pas jour. Je le cite : « l'homme discipliné et cultivé fait de son intelligence les miroirs du milieu ambiant transitoire.

Il est républicain le matin, monarchiste au crépuscule ; athée sous un soleil éclatant et catholique transmondain à certaines heures d'ombre et de silence. »

Il faut bien savoir que même si quelqu'un pense détenir la vérité, Dieu sera toujours ailleurs, nul ne peut se l'approprier, se l'accaparer, et sacraliser en retour ses propres convictions, normes ou expériences.

Nous pourrions parler d'un Dieu à distance, au de-là de Dieu, cher à Paul Tillich. Si Dieu est au de-là de Dieu, je ne peux alors me substituer à lui, penser à sa place, sauver ou condamner à sa place.

Je ne puis qu'être avec les autres à distance et à équidistance de Dieu, et partager d'une commune ignorance à l'endroit de l'ultime.

C'est cette distance que nous ne trouvons pas sur le tableau de Jérôme Bosch qui rend possible la foi. Cette distance inscrit dès l'origine du Christianisme l'écart entre l'événement Jésus et les récits qui sont rapportés dans les évangiles.

Une distance qui permet de le dire, de le penser, de le signifier, d'en rendre compte et d'une certaine manière d'inventer ce qui permet de croire.

Cette distance à avoir vis-à-vis de Jésus est précieuse par sa capacité à créer une dynamique, à recréer de la mobilité et finalement à donner lieu à une altérité possible.

Ce n'est qu'une fois cet écart posé et stabilisé que nous pouvons penser la proximité de l'homme avec Dieu. Non pour réduire l'écart, mais pour penser en même temps la distance et cette proximité.

La proximité d'un Dieu qui fait avec, d'un Dieu avec et d'un Dieu narratif, c'est-à-dire qu'en quelques sortes, Dieu nous raconte. En confessant qui est Dieu pour nous, nous révélons une part de nous-même de notre sensibilité.

Il s'agit donc pendant ce Carême de réfléchir quel est ce Dieu, quel est ce Jésus que nous confessons : ce Jésus, vrai Dieu, vrai homme ? Ce Jésus au cœur de la Trinité ? Ce Jésus né de la vierge Marie et ressuscité des morts ?

Il convient je pense de voir dans les narrations bibliques non pas ce qu'elles disent mais bien ce qu'elles veulent dire.

Avant d'être le Jésus des miracles, improbables voir impossibles, Jésus est pour moi celui des Béatitudes : un homme qui parle d'un Dieu d'amour et humain qui nous oriente vers le Royaume de Dieu à construire dans le cadre d'un christianisme social et écologique ici et maintenant sur notre terre.